

LUIGI GUARNIERI

LA JEUNE
MARIÉE JUIVE

roman traduit de l'italien
par Marguerite Pozzoli

BABEL

Aime l'art plutôt que moi. Cette affection-là ne te manquera jamais, ni la maladie ni la mort ne l'atteindront. Adore l'Idée. Elle seule est vraie parce qu'elle seule est éternelle. Nous nous aimons maintenant, nous nous aimerons plus encore peut-être, mais qui sait ? – Un temps viendra où nous ne nous rappellerons peut-être pas nos visages.

GUSTAVE FLAUBERT,
lettre à Louise Colet, 2 septembre 1846.

R

Soudain, la nuit a pris fin. Une bourrasque de vent cingle les eaux immobiles du Rozengracht. Nous sommes dans la maison de R, où le silence est absolu – au loin, peut-être, le léger tic-tac de l’engrenage en laiton d’une pendule. Je me lève, traverse le couloir. Il n’y a plus de meubles, ni même de fenêtres. Les murs sont froids comme de la glace. Le sol est une lueur aveuglante. Nous sommes ici depuis une éternité désormais, et Abigaïl a demandé à dormir un peu dans un fauteuil boiteux. Moi aussi je suis fatigué, car R, lorsqu’il travaille, a besoin d’observer sur le vif les modèles qu’il a devant lui. Il exige donc de nous une immobilité parfaite. *O ma Dame – je suis Votre esclave épuisé.*

Je revois la silhouette d’Abigaïl sur le seuil entrebâillé de la pièce, son corps réel et pourtant imaginaire. C’est donc ainsi, c’est vraiment l’atelier sur le Rozengracht, et c’est encore ce jour de février d’il y a trois ans. Et moi, je suis de nouveau l’homme amoureux qui effleure de sa main l’épaule d’Abigaïl. Elle est simple et sage. “Posez votre main sur mon cœur, Ephraïm Paradies”, m’a-t-elle murmuré à l’oreille, hier soir. “Posez votre main sur mon cœur, Ephraïm Paradies”, chuchote-t-elle à présent. Mère, sœur,

amie, épouse. Soudain, dans la pièce, tout se tait. R ouvre toute grande la fenêtre de l'atelier, et une brise veloutée disperse l'âcre parfum des couleurs, dans le ciel criblé de nuages bleuâtres. Un jour sombre est en train de naître, mais sur les canaux d'Amsterdam brillent de nouveau les lumières des réverbères. Les pâles feux d'un hiver cruel. Le regard de R s'attarde un instant sur nous, puis revient se poser, oblique, sur la toile. Qu'en sera-t-il de nous ? Il en sera ainsi. En ce moment, c'est l'aube d'un nouveau jour. En ce moment, la pluie qui tombe du ciel commence à se transformer en neige.

Je rouvre les yeux, haletant, mon cœur martèle mes tempes. Toujours le même rêve, chaque nuit, depuis trois ans. Un rayon de soleil dessine sur le mur un filet lumineux. Ma maison du Joordan est en train de devenir une prison. Deux cent vingt-cinq florins de loyer par an, modeste quartier d'artisans et de commerçants, paix et tranquillité garanties. Mais parfois le bruit de la solitude est un grondement qui rend insupportable ce que je désire par-dessus tout – le silence. Je me lève, je traîne avant de m'habiller. Je me mets à la fenêtre, avec précaution. Au-delà du Rozengracht, un soleil hésitant effleure sans chaleur la surface émaillée de l'herbe, les statues et les fontaines du Labyrinthe – le jardin régi par le père de Lingelbach, le peintre. Mais le reste de la ville n'est plus qu'une tache informe, striée de longues ombres noires qui vibrent au vent. Au loin, vers le nord, des nuages couleur sable volettent au-dessus de la mer immense. Des navires, minuscules comme des jouets, apparaissent quelques instants sur le fond

opaque de l'Amstel, avant de devenir de petits points sombres à l'horizon.

Je retourne m'asseoir sur le lit, me relève. Je m'habille avec une lenteur exaspérante. J'ai l'impression d'être un fantôme, une créature venue d'une planète inconnue. Je fouille dans les poches de mon vêtement de travail. Je ne trouve que le carnet de notes et la plume d'oie, et les remets dans mes poches, avec un geste d'agacement. Ma colonne vertébrale me fait mal à en mourir, comme si elle allait se briser d'un instant à l'autre. Oh, je donnerais n'importe quoi pour un demi-verre de *kandeel*. Sucre, cannelle, noix de muscade et clous de girofle dilués dans du vin. Un autre cadeau des Indes pour la glaciale Hollande. Mes os sont lourds comme du plomb. Je ne me suis pas changé depuis des jours, et mes chausses écarlates sont de plus en plus déformées. Ma chemise dégage une odeur rance, ma fraise une odeur de moisi, tout aussi lugubre. Ma houppelande est toute chiffonnée et me donne l'air d'un mendiant. Des voix feutrées filtrent de la pièce voisine – R est en train de raconter à Titus une histoire trop triste. “Le bonheur n'existe pas, mon enfant. L'espoir n'existe pas.” Les voix se taisent. Titus est mort de la peste, avant R. C'était il y a un an à peine, mais je ne m'en souviens que maintenant.

La mauvaise nouvelle est tombée avant-hier 5 octobre, en fin d'après-midi. Je venais de rentrer d'une longue promenade aux portes de la ville. Il tombait une petite pluie glacée, et un vent strident sifflait entre les branches des peupliers. Dans les clairières pointaient des souches

qui semblaient déchiquetées par des projectiles. J'ai toujours aimé vagabonder le long des bastions extérieurs d'Amsterdam, entre le port et les chantiers navals. Entre les moulins à vent sur le Rijzenhoofd et la Zuiderkerk, et les entrepôts de la Compagnie des Indes orientales. Ou en rase campagne, vers le nord, le long des berges de l'Ij jusqu'à la tour carrée de l'église de Diemen. Hier, je me suis aventuré jusqu'à Omval : une petite langue de terre qui accueille un moulin à vent et quelques maisons. Un tilleul, un marronnier d'Inde. Une péniche surmontée d'un baldaquin remontait le courant de l'Amstel. Je me suis arrêté pour dessiner les voiles d'un bateau, une ferme en ruine, une touffe de roseaux, la flèche d'une église. Depuis quelque temps, pourtant, voyager sans but me demande un effort surhumain. Je suis donc vite rentré à la maison. J'ai erré à travers les pièces désertes, ma casaque délacée. Peut-être ai-je fait quelques menus travaux stupides, ou ai-je enfilé ma houppe et suis-je resté assis des heures à la fenêtre, à fixer les violettes qui tentent d'éclore dans la pelouse du jardin. Jusqu'à ce qu'il se fasse tard et que le crépuscule tombe sur Amsterdam, tel un coup de tonnerre. La nuit, l'obscurité, le néant. Mme Willems, la servante, a frappé à la porte. "Le maître Rembrandt est mort, docteur Paradies. Que Dieu ait pitié de son âme." *Pourquoi l'as-tu pris, lui, Seigneur ?* me suis-je demandé. *Pourquoi ne m'as-tu pas pris, moi ?* Il n'y a pas eu de réponse.

Le lendemain matin, j'ai trouvé la force de me lever, et je me suis mis à la fenêtre. Un orage menaçait, et un éclair silencieux a illuminé

l'horizon. Pauvre R, il avait eu une vie si difficile. Il avait d'abord perdu son fils aîné, Rombertus, mort de la peste alors qu'il n'avait que deux mois. Puis deux autres filles, toutes deux prénommées Cornelia, mortes à deux années d'intervalle alors qu'elles n'avaient que quelques semaines. Puis Saskia, sa femme adorée. Puis Hendrickje, sa nouvelle compagne. Un jour, ce printemps glacial était arrivé d'on ne sait où, et la peste bubonique l'avait emportée. Neuf mille morts à Amsterdam, en 1663, une année terrible ; et en 1664, il y en eut plus de vingt-quatre mille. R l'avait ensevelie dans une tombe anonyme de la Westerkerk, la location coûtait dix guldens et treize stuivers. Si R s'était arrêté de payer, la tombe aurait été ouverte et attribuée à un autre défunt. Hendrickje avait reposé en paix durant onze mois. Et pendant quelque temps, peut-être, R avait cru que le souvenir de sa disparition avait cessé de l'épouvanter. Jusqu'à ce que Titus, son fils bien-aimé, meure à son tour, fauché par la peste, lui aussi. Il venait d'épouser Magdalena Van Loo, nièce d'Hisquia Van Uylenburgh, la sœur aînée de Saskia. Tout semblait recommencer, renaître. Un cercle parfait. Et puis...

“Le maître Rembrandt est mort, docteur Paradies.” Je me suis précipité dehors pour appeler un carrosse. Je suis arrivé à la maison sur le Rozengracht à midi. Une foule de gens étaient là. Il y avait les hommes du shérif. Il y avait Mme Willems, appuyée à un vieux buffet de chêne rempli de linge. Il y avait Steeman, le notaire. Et Magdalena, la veuve de Titus. Et aussi Cornelia, la quatrième fille de R et de Saskia, l'unique survivante, accompagnée de son tuteur, Christiaan Dusart. Et le bijoutier Bijlert, le tuteur de

Titia Van Rijn, la petite fille dont Magdalena a accouché après la mort de Titus.

Le corps de R se trouvait dans une petite pièce en retrait, sur un beau lit capitonné, derrière les rideaux de soie, enveloppé dans un linceul rouge feu. J'ai demandé que l'on découvre la tête du cadavre pour lui rendre un dernier hommage, mais le shérif a dit, sur un ton brusque, que ce n'était pas la peine. Je suis alors entré dans l'atelier. Il y avait un chevalet déplié. Les palettes étaient suspendues à un clou planté dans le mur. Cela sentait le vinaigre, l'ammoniaque, le fumier. Sur la table, des chiffons sales, des pots de solvants et du lait d'huile de lin. Un mortier encroûté de pigments. Des planches en bois brut constellées de nœuds. Des bocaux pleins de plâtre, de céruse et de colle liquide. Des pinceaux dont les soies étaient encroûtées de peinture. Des poils de blaireau et d'écureuil, de zibeline et d'oreille de bœuf. Sur un tabouret rudimentaire étaient posés un heaume médiéval et un casoar en porcelaine. J'ai également remarqué un costume indien, un javelot, une courge africaine et une marionnette javanaise. Et des cistres, des cloches, des flûtes. Sur une étagère, j'ai entraperçu une collection de coraux, d'éponges et de coquillages. Et un masque mortuaire du stathouder Maurice. Il y avait aussi un gros oiseau empaillé au plumage éclatant. Il portait, suspendue au cou, une petite plaque : *Paradisier empaillé de Nouvelle-Guinée*.

Entassés çà et là, des peintures et des dessins. Presque tous inachevés, ou à peine esquissés. J'ai commencé à fureter entre les toiles, mais notre portrait n'était pas là. J'ai fouillé de nouveau, de plus en plus désespéré, stupéfait et

bouleversé – rien. Puis, je ne sais comment, je l'ai trouvé, enveloppé dans un tissu couvert de taches, dans l'angle le plus reculé de la pièce. J'ai entendu du bruit derrière moi, et je me suis retourné brusquement : c'était Bijlert, le bijoutier. Il était là depuis Dieu sait combien de temps, immobile, très pâle, un sourire nerveux sur ses lèvres exsangues. Il portait une houppelande bleue et une écharpe dorée.

— Que faites-vous là, docteur Paradies ? a-t-il dit, glacial. Il a écarté d'un geste ses longs cheveux de son front. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici. Je dois vous prier de vous en aller.

Je me suis efforcé de garder mon calme. A intervalles réguliers, Bijlert prélevait un dessin ou une peinture de R – sans son autorisation – et les vendait. Pour accroître la dot de la petite Titia, d'après lui. Avec ce bijoutier déplaisant, j'avais eu de gros problèmes personnels. Plusieurs années auparavant, quand j'étais encore un médecin renommé, Bijlert avait requis mes services pour des maux d'estomac. C'était un mangeur insatiable, il s'empiffrait de gibier faisandé et épicé et de sauce aux truffes. Certains de mes collègues avaient tenté de le soigner en compensant l'énorme quantité de nourriture ingurgitée par Bijlert par une diète à base de sorbets à l'italienne, de pastèques glacées et de vin coupé d'eau. Mais le canal gastro-entérique de Bijlert était tellement encombré qu'il avait fallu le dégager par une utilisation massive de purgatifs et de clystères, de vomitifs et de laxatifs. Quoi qu'il en soit, le problème n'avait pas été résolu. En outre, lorsqu'il était venu me voir, il m'avait paru évident qu'il devait subir une avulsion dentaire. Une opération compliquée, durant laquelle, malheureusement, la

mâchoire du bijoutier s'était brisée du côté gauche, provoquant un trou qui, à la longue, s'était gâté et avait entraîné un écoulement de pus malodorant. Parfois, même, la nourriture et les boissons, passant à travers le palais perforé, sortaient des narines de Bijlert. Ce désagrément fastidieux n'était pas dû à ma négligence, mais le bijoutier ne me l'avait jamais pardonné.

— J'aimerais savoir une seule chose, monsieur Bijlert. Certes, vous n'ignorez pas à quel point il m'est désagréable et pénible de vous rencontrer. Je vous assure que si vous accédez à ma petite requête, nous ne nous reverrons plus.

— Je vous écoute.

— Puis-je avoir le privilège d'acquérir une des peintures du maître ?

Bijlert n'a pu réprimer un mouvement d'irritation.

— Les peintures sont la propriété de Titia. Toutes, sans exception. Steeman, le notaire, pourra vous le confirmer. Si vous voulez en acquérir une, vous devrez me faire une offre. Mais en temps voulu, et en affrontant la concurrence des autres acheteurs.

— Mais... je me contenterais d'un des tableaux inachevés, monsieur Bijlert.

— Lequel ?

— Le portrait d'un couple en grande tenue. Le maître y travaillait encore.

— Et alors ? Quelle nouveauté ! Depuis des années, le maître Rembrandt ne se décidait pas à finir une seule de ses œuvres, a dit Bijlert, dégoûté. Moi, je les trouve toutes pareilles. Sombres, grossières et indistinctes. Les portraits sont tous ratés, on ne comprend jamais qui est le sujet. Vous vous souvenez d'Andrada ?

— Vous voulez parler de Diego Andrada ?